

## DU MAUVAIS USAGE D'UNE LANGUE ETRANGERE

Celui qui garde sa langue  
Possède la clef de ses chaînes.  
MISTRAL.

**N**OUS nous moquons volontiers de l'ouvrier canadien qui, venant des États-Unis, affecte d'avoir oublié le français ou de se servir surtout d'expressions anglaises.

Ainsi il dira à un ami épaté : "Les cars runnent pas aussi fast dans c'te contrée-cite que sùe les railroads des states."

J'en ai connu un qui disait venir des "Ailainoïsses." Comme j'avouais mon ignorance sur ce beau pays, il ajouta dédaigneusement : "Ce que vous autres, les Canayens, vous appelez les Illinois." Et Noël Mathieu qui revient au pays, Christmas Mytail ; Louis Lefebvre, Lewis Bean ; ou Pierre Bonin qui, à Lowell, se nommait Peter Dwarf. Tout cela nous a bien amusé nous a paru fort drôle et pourtant c'est triste, triste à en pleurer.

Car nous sommes les vrais coupables et nous ne nous rendons pas compte que le plus souvent nous avons donné le mauvais exemple à ces pauvres gens. En effet, combien de fois, pensant nous servir du français, nous avons préféré nous exprimer en anglais, sans songer au mal que nous pouvions faire.

Je ne veux pas parler ici de ceux de mes compatriotes qui, nés de parents français, ne parlent que l'anglais entre eux, qui plus tard ne parlent à leurs enfants qu'une langue étrangère et les envoient dans une école anglaise. De là sortent de véritables moïstres, dans les veines desquels coule le plus pur sang français, et qui n'ont dans la bouche qu'un idiome étranger et au cœur la haine de leur propre origine.

J'ai rencontré un de ces produits mixtes qui s'appelait M. Châteaurouge et qui disait : "Je donnerais mille dollars pour appeler moâ Red Castle."

Je me suis souvent demandé comment on pouvait en venir à un tel degré de niaiserie ; quelle étaient les causes de cette manie d'anglification

que l'on rencontre surtout dans nos premières familles.

Après mûre réflexion, j'en suis venu à cette conclusion très juste que l'anglomanie chez les Canadiens a deux causes : ou une ignorance étonnante de ce qu'ils sont, de l'histoire et du monde ; ou une faiblesse d'esprit telle qu'il vaut mieux les plaindre que leur en vouloir. Cherchez tant que vous voudrez, vous ne pourrez sortir de là. Mais dans cette étude je ne veux pas m'occuper d'eux. Cette espèce de gens est la honte de notre race et le plus vite elle aura cessé d'être des nôtres le mieux ce sera pour nous.

C'est de nous, qui nous piquons de revendiquer sans cesse les droits du français au Canada, que je veux traiter. Je me fais fort de prouver que quotidiennement nous péchons contre l'usage de notre belle langue. Fautes vénielles en elles-mêmes, mais qu'une habitude de tous les jours rend mortelles.

Ainsi tous les jours vous vous servez du téléphone, demandez-vous le numéro en français ? Jamais. Pourquoi pas ? les employés de la Compagnie sont obligés de savoir les deux langues. Dans un tramway, j'ai entendu de jolies Canadiennes-françaises dire à un bon Canayen de conducteur : "Give me a transfer for St Catherine West." Voilà deux Canadiens-français qui, parce qu'ils sont dans un endroit public, ne parlent plus leur langue, en ont presque honte. Quelle stupidité !

Si mes jolies amies avaient demandé des correspondances sans écorcher leur jolie bouche, elles auraient eu occasion peut-être d'être utile au brave conducteur, qui traduisait "transfer" par transfert, en lui enseignant un des mots techniques de son métier.

Mais devant tout ce monde, devant ce beau blond dans le coin, peut-être voulaient-elles passer pour des anglaises. Elles n'ont réussi qu'à se rendre ridicules. Non, je me trompe. Il y avait là un bon ouvrier et un pauvre journalier. L'un est parti en disant : "Il n'y a que les Anglais de ri-

ches, devenons Anglais." L'autre s'est dit : "Voilà des demoiselles qui parlaient anglais au conducteur, c'est donc que l'anglais est mieux ?" Et voilà comment, sans le vouloir, on fait beaucoup de tort à ce que l'on aime le plus.

Dans une gare, écoutez : Voici M. X. au guichet. "A ticket for *Senne-tigèthe dimonze*." Et mademoiselle Y : "*Haïberville and return, please*." Rassurez-vous, ce sont deux de nos compatriotes qui sont l'un à Sainte-Agathe-des-Monts et l'autre à Iberville. Seulement ils en profitent pour dénaturer deux de nos plus jolis noms. Pauvre Iberville ! Ce qu'il doit bondir dans sa tombe, s'il entend ça.

Tous les jours dans les journaux on voit un avis analogue à celui-ci : "MM. Plourde et Falardeau, marchands de fruits, vont fonder une importante maison de commerce sous la raison sociale : "The Montreal Fruit Exchange." Peut-être une raison sociale française ferait-elle pourrir les pommes de M. Plourde et se gâter le raisin de M. Falardeau.

Et dans les rues que voit-on : Pierre Cantin, *grocer* ; Pinson et Moineau, *hats & furs*, etc., etc

Que nous sommes loin du rêve d'avoir nos monnaies, nos postes, nos chemins de fer bi-lingues.

Ne vous étonnez plus maintenant si l'homme du peuple, peu instruit, qui voit et observe tout cela, cherche à faire croire qu'il ne sait pas ou plus la langue maternelle.

Trop souvent les classes supérieures lui ont donné le mauvais exemple. Nous lui avons laissé entendre que l'anglais était une langue de beaucoup supérieure à la nôtre, puisque nous ne nous servons que d'elle dans nos affaires, pour attirer la clientèle ou dès qu'il s'agit du service public.

Pour plusieurs le fond de l'affaire est qu'ils craignent d'entendre dire : "He is only a French Canadian." Nous avons oublié cette terrible sentence de Tacite : "La langue du vainqueur dans la bouche du vaincu est une langue d'esclave !"

ARMAND LAVERGNE.

Montréal, ce 23 octobre.